

4^{ème} Congrès Travail social et psychanalyse, 10, 11, 12 octobre 2013, Montpellier

PSYCHASOC

Atelier L'acte pédagogique, Vendredi 11 octobre

Acte(s) de supervision

Jeannine DUVAL HERAUDET¹

J'ai construit mon exposé en trois points : le premier obéit à la nécessité de s'entendre sur les mots, le second consistera en un partage d'un récit clinique, le troisième tentera un repérage d'actes éventuels au cours de séances de travail en supervision.

Il me paraît donc indispensable d'introduire mon propos par quelques clarifications sémantiques quant au vocabulaire utilisé. D'où ce premier point :

S'entendre sur les mots

Cette intervention s'inscrit avec d'autres dans un atelier nommé « Acte pédagogique ». Le mot « pédagogique », accolé au mot « acte », m'a questionnée. Je l'ai entendu en première lecture dans le sens étymologique, comme m'interpellant en tant qu'accompagnatrice de professionnels, sollicitrice de leurs capacités à penser, à interroger leurs positionnements professionnels et leurs relations avec ceux qu'ils accompagnent. Cette question m'a conduite ensuite, tout naturellement, à constater que l'intervenant est loin d'être le seul « pédagogue » dans un groupe d'Analyse de pratique. Tout professionnel peut l'être pour un collègue. A condition que « ça marche », que chacun dans le groupe se sente suffisamment en sécurité pour pouvoir interpeller l'autre et supporter de l'être.

Je dois dire aussi un mot de la dénomination « supervision », que je n'utilise pas actuellement dans ma pratique. Ceci, pour deux raisons principales.

La première raison est que je me suis aperçue, suite à de nombreux retours, que le mot « supervision » pouvait susciter de fortes résistances, en lien avec la représentation de « super » qu'il induit. Est-ce le Super-viseur qui est « super » ? Ce serait tant mieux. Mais ce n'est pas cette évocation qui se présente d'emblée aux professionnels auxquels est proposé ce genre de travail. Ce qu'ils imaginent n'est pas non plus l'interprétation pourtant intéressante qu'en donne Joseph Rouzel, lorsqu'il attribue ce « super » au travail d'analyse lui-même, lequel vise une « *élévation de la pensée face au ras des pâquerettes du quotidien* ». ² Non, les professionnels se demandent plutôt si le « super-viseur » va les regarder de haut.

La seconde raison, très pragmatique, en est que les établissements qui me font intervenir nomment ce travail « Analyse de pratique ». Je précise d'emblée auprès des équipes : « Analyse clinique de la pratique » en rappelant la centration du travail

¹ Superviseur et formatrice PSYCHASOC

² Joseph ROUZEL, 2007, *La supervision d'équipe en travail social*, Paris : Dunod, 253 p., p. 55

d'analyse, ce qu'impliquent une démarche clinique et la référence à la théorie psychanalytique. Même si je peux accepter, ailleurs, d'être nommée « superviseur », je me désigne alors, d'une manière plus « neutre », « intervenante ». Supervision ou Analyse clinique de la pratique, superviseur ou bien intervenante, l'important est d'abord d'être au clair avec soi-même puis avec ceux que l'on accompagne. Comme l'avancait Balint à propos du dispositif qu'il avait institué : Comme l'avancait Balint à propos du dispositif qu'il avait institué : « *tout cela veut dire la même chose, mais décrite sous des angles différents* ». ¹

Que serait alors un ou des « acte(s) » de supervision ? »

Je me propose de repérer et d'interroger cette question, je l'espère avec votre aide au moment des échanges, à partir de ma pratique de superviseur ou d'intervenante, « au ras des pâquerettes » - ou un peu au-dessus, en prenant quelque distance - de séances d'Analyse clinique de la pratique.

Un exemple, parmi d'autres possibles, me semble offrir une palette intéressante de situations pour répondre à la question posée. Sa source originale est un récit oral et spontané, adressé par une éducatrice spécialisée dans le cadre d'une analyse de pratique en Institut Thérapeutique Educatif et Pédagogique. Comme vous le savez, les ITEP accueillent des enfants qui présentent des « troubles du comportement » ou, comme le rappelait non sans pertinence une éducatrice : « des enfants dont le comportement nous trouble ». Ce récit a été transcrit par son auteur dans l'intention d'être publié dans un ouvrage sur l'Analyse de pratique telle qu'elle est vécue par les participants. Ne pouvant pas ici le restituer dans son intégralité, j'ai tenté d'en choisir quelques extraits significatifs pour notre propos.

Je vous propose donc de partager

Un récit clinique

Cathy est une éducatrice spécialisée qui a intégré l'équipe de l'ITEP récemment, au regard des « anciens » qui sont là depuis de nombreuses années. Voici un aperçu de son état d'esprit et de celui qu'elle perçoit de la part de ses collègues. ²

« Mars. Comme les années précédentes, la lassitude, la fatigue et la frustration s'accumulent. Et les enfants accueillis, comme un miroir, font écho, en multipliant les passages à l'acte.

Une espèce d'inertie me paralyse. Je suis là, témoin de cette inavouable violence qui se joue en huis clos, dans les vieilles pierres de l'institution. Violence que me font vivre les enfants, violence de ce que je leur fais vivre en retour. Violence de cette institution que je ne peux plus percevoir comme bienveillante, soignante, apprenante. Que je ne perçois plus que comme extérieure à moi-même, comme une entité tentaculaire et malveillante dont les bras s'immiscent partout, appuyant sur chaque levier qui renforce mon mal-être. C'est une remarque mal interprétée, du matériel qui manque, un retard que rien ne justifie... Le climat déjà tendu devient électrique. Les blessures et les arrêts maladie se multiplient. »

¹ M. BALINT, 1957, *Le médecin, son malade et la maladie*, Petite Bibliothèque Payot, éd. 1968, 422 p.

² Cathy KLOPFENSTEIN, *Institution et autre « figure de soi »*

Plus loin, elle décrit à quel point le malaise des participants tente sans relâche d'envahir l'espace de l'Analyse de la pratique.

« Pendant plus d'une année, lors des séances d'analyse de la pratique professionnelle, nous « mangeons » ce temps particulier par un déversement, un déferlement de l'institution qui s'invite, tumultueuse, en nos murs. Tel un flot boueux, elle nous traverse tous et nous jette, exsangues, sur des rivages que nous nous refusons à reconnaître, à nommer : celui de notre souffrance, mais aussi, plus tabou encore, celui du plaisir pris à cette souffrance.

Dans la récrimination, la colère, la peur, transpire aussi notre jouissance, comme une décharge pulsionnelle qui aurait enfin trouvé un but. Même si celui-ci contient notre fin à tous : l'institution que nous décrions, que nous lapidons, est nôtre et nous sommes elle. Nul ne saurait survivre à cela... Me vient l'image d'un animal prit au piège qui va, de sa gueule, arracher le membre coincé, sans savoir que l'hémorragie le conduit à sa mort. Et plus nous nous déversons, plus ce besoin d'en parler devient grand, plus aussi les phobies et les fantasmes de chacun croissent : va-t-elle, cette institution, dans la toute-puissance que nous lui conférons, nous engloutir tous ? »

Comment Cathy vit-elle ces séances d'Analyse de pratique ? Je la cite :

« Régulièrement, lors des séances d'analyse de pratique, je sors frustrée. Frustrée non de n'avoir pu aller au bout du processus de questionnement et de réflexion, mais frustrée par cette castration symbolique que je vis, séances après séances : le recadrage de la guidance qui laisse volontairement de côté, après un temps d'épanchement, l'Institution. Douleuruse expérience... »

Cathy analysera, plus tard, son ambivalence : elle éprouve (je la cite) « *un plaisir diffus et coupable de se sentir victime* » et dans le même temps, elle se sent suffisamment « *non contaminée* » pour « *partir en croisade, en route, vers un noble but : sauver l'institution d'elle-même !* »

Cathy arrive un jour dans le groupe, envahie par l'émotion : une adolescente, Moïra, est sortie de la salle de bains et vient de lui montrer ses poignets qu'elle a lacérés avec une pointe de compas. Contrainte de passer le relai, de « l'abandonner », pour venir en Analyse de pratique, Cathy adopte dans le groupe une position volontairement en retrait. Elle écoute distraitement les premiers échanges qui portaient sur une réunion houleuse qui avait eu lieu le matin même.

Je reprends ma lecture :

« Et voici que soudain, dans un insupportable rappel, la guidance nous écarte. Nous résistons, je résiste, tant il me semble insupportable de m'éloigner de l'objet de ma plainte.

Mais, inlassablement, avec douceur, avec pudeur, la supervision nous ramène. Et je lui en veux soudain de cette frustration qu'elle m'impose et qui se heurte à un conglomérat d'émotions qui m'emportent : culpabilité de n'avoir su protéger Moïra, peur face à la possible contamination de cet acte de folie qu'elle m'a offert, colère face au sentiment d'impuissance qui m'étreint.

Et pourtant, c'est cet instant même qui scellera le début d'un cheminement vers un Autre possible pour moi-même.

C'est la répétition même de cette frustration, de cette castration, dans le cadre sécurisé de l'analyse des pratiques, qui petit à petit va amener le décalage. Va m'amener volontairement à me déposséder de cet objet de jouissance, à me le « confisquer ». Mais reste la peur de ce vide : si j'abandonne cet objet de plaisir, quel manque va naître de cela ? Si je ne fais plus de mon travail un sacerdoce empreint d'abnégation, de souffrance (« qui sait, peut-être y gagnerai-je quelque paradis ?») que va-t-il me rester ?

Lors d'une autre séance d'analyse des pratiques professionnelles, je parle de Sabine et de la fascination morbide qu'elle peut avoir pour tout ce qui est de l'ordre de la délinquance, de l'interdit, de la violence. Son comportement m'interpelle. Mais en même temps que j'en parle, un étrange parallèle se fait en moi.

Finalement, étais-je si exempte que cela, de la même forme de fascination mortifère qui traversait Sabine, dans les liens ambivalents qui me liaient à l'institution ? Je me rencogne dans mon siège et laisse le reste du groupe parler tour à tour sans vraiment leur prêter attention.

Nous poursuivons la séance : finalement, que proposons-nous d'autre à Sabine pour remplacer le puissant sentiment de vie, de jouissance, qu'exercent sur elle cette fascination et ces interdits ?

La question se pose alors pour moi à nouveau, d'une manière cruciale. Si je me dépouille de l'Institution comme objet de jouissance, vers quoi me tourner ?

Finalement, le groupe de conclure : c'est dans le lien avec l'autre, dans la sublimation de son désir vers d'autres sources de connaissance que nous allions peut-être pouvoir « appâter » Sabine... N'en est-il pas de même pour moi ?!

Au fil des mois, les séances d'analyse des pratiques se répètent avec ce rituel douloureux d'épanchement suivi de frustration avant d'enfin faire retour sur le véritable objet de travail: moi, nous, ce qui nous lie.

Tel le travail herculéen de nettoyage des écuries d'Augias, ce fleuve que la guidance détourne, séances après séances, lave à grandes eaux fantasmes et phobies et emmène avec lui la lie de mon plaisir. Sur les terres ainsi mises à nu, il faut reconstruire, façonner...

Enfin, lors d'une séance, en toute fin d'année scolaire, l'analyste nous questionne : au final, qu'attendons-nous de cette institution qui a tant traversé nos temps de guidance? Déroutante question qui se pose ainsi, en clôture d'une année et dans laquelle je me suis perdue. De quoi étais-je en attente de la part de l'Institution ?

...Vient alors la compréhension. C'est dans cette seule attente que l'ambivalence jouissive et douloureuse dans laquelle j'étais peut trouver son dénouement. Comme cette inter-subjectivation va permettre à l'enfant de se dégager de sa mère, d'aller vers son « moi autonome », de même, c'est cette inter-subjectivation que j'entretiens avec l'institution qui va m'amener à une identité professionnelle autonome, limitée dans la jouissance, dans le sentiment de toute-puissance. »

Que pouvons-nous lire tout au long de cet écrit singulier, clinique, dans lequel une professionnelle rapporte ce qu'elle a vécu « à même son corps » pour reprendre l'expression qu'utilise Freud dans la préface de *Jeunes en souffrance* d'August

Aïchhorn ?¹ Ce qui a conduit Cathy au bout d'un long processus qu'elle décrit comme douloureux, à un passage, à un franchissement, à un dépassement d'affects si envahissants, et à un changement profond de sa position professionnelle, peut-il être ou non qualifié d'acte ou correspondre à plusieurs actes successifs ?

Pouvons-nous repérer des « actes » de supervision ?

Nous prendrons comme références les critères qui semblent caractériser « un acte » en psychanalyse, concept que Jacques Lacan a tout particulièrement mis en évidence.

La première question qui se pose, suite à ce récit, est celle-ci : Peut-on considérer que le rappel insistant du cadre de l'Analyse de pratique peut avoir un effet d'« acte » ? C'est la raison pour laquelle j'ai intitulé ce premier point :

Le rappel du cadre peut-il être constitutif d'un acte ?

Je vous propose de prendre appui sur les formulations de Cathy. Dans l'espace de l'Analyse de pratique, et pendant « *plus d'une année* », « *une plainte... un flot boueux... se déverse, se répète, tourne en boucle...* ». L'éducatrice y reconnaît une « *décharge pulsionnelle* » et « *une jouissance* ». La pulsion de mort est à l'œuvre, dans un processus d'auto-destruction.

Si je peux me permettre une pointe d'humour, je peux remercier Cathy d'avoir pris acte de mon obstination, d'avoir remarqué le « *travail herculéen (de nettoyage) des écuries d'Augias* », pour maintenir le cadre et recentrer le travail, séance après séance, sur la relation du professionnel avec ceux qu'il a mission d'accompagner, d'aider..., même si, le moins que l'on puisse dire, est que les effets ont été longs à se faire sentir !

Je pose donc l'hypothèse que tenir sa position, tenir le cadre face à ce qui résiste, ou face à ce qui surgit en bouillonnant, face à ce qui déborde et envahit, submerge, peut faire acte. Ceci n'a pas été sans difficultés ou malaise de ma part. Jacques Lacan articule l'acte à la question du sujet divisé : « *...en ce point \$ qui situe ce qu'il en est spécifiquement de l'acte psychanalytique, pour autant que c'est autour de lui qu'est suspendue la résistance du psychanalyste ...(laquelle) se manifeste en ceci, qui est tout à fait constituant de la relation analytique, c'est qu'il se refuse à l'acte.* »² Ailleurs, il dira que « *L'analyste a horreur de son acte* ». Face à une équipe aussi malmenée, en souffrance, mes fantasmes de « bonne mère » (!) m'auraient poussée à accueillir leur plainte infinie en mon sein, avec le danger d'être une « trop bonne mère », laquelle peut devenir un grand crocodile qui vous dévore, selon l'image lacanienne, ou du moins qui vous empêche d'exister... Marseille n'est pas si loin ! Même si Cathy témoigne que ce fut fait : « *inlassablement, avec douceur, avec pudeur* », elle écrit aussi « *la supervision nous ramène* », « *impose* »... J'avais conscience de faire violence à ces professionnels et donc aussi de me faire violence, même si cela n'a jamais pris la forme d'une colère. J'ai aussi bénéficié, heureusement, d'une supervision de superviseur, lieu tiers qui m'aidait à tenir bon... avec le rappel, presque aussi obstiné, par Joseph Rouzel, de la phrase de

¹ FREUD S., 1925, Préface de AÏCHHORN A., *Jeunes en souffrance*, Nîmes : Champ social éditions, Nouvelle édition, février 2005, coll. Psychanalyse et éducation spécialisée, 205 p.

² J. LACAN, *L'acte psychanalytique*, Séminaire 1967-68 (notes de cours), p. 110

Tosquelles adressée aux équipes de professionnels englués dans leurs plaintes : « *Si vous mettez vos poubelles sur le terrain de foot, où pourra-t-on jouer au foot ?* ».

Comment ce « recadrage » insistant a-t-il été vécu par Cathy ? Reprenons ses propos. Alors qu'elle se trouvait dans « *une espèce d'inertie paralysante* » ou dans la position de renvoyer en miroir la violence qu'elle subissait comme victime, ou bien encore en place de celle qui allait sauver l'institution, elle évoque une « *douloureuse expérience* », une « *frustration répétée face à cette castration symbolique* », mais aussi de la « *colère* » face à cet « *insupportable rappel* ». L'inconscient résiste. Et puis, ce jour-là, il y a le passage à l'acte de Moïra, ses scarifications, l'atteinte de son corps, et dans sa position d'éducatrice face à cette jeune fille, Cathy éprouve de la culpabilité, de la peur et un sentiment d'impuissance.

Citant Jacques Lacan, Joseph Rouzel affirme que, comme toute formation, la supervision « *a pour fonction, par essence et non par accident, de réfréner la jouissance* »¹ La parole agit directement sur le corps.

Alors qu'elle souligne en quoi la sécurité du cadre de l'analyse de pratique en constitue une condition d'émergence indispensable, il se produit pour cette éducatrice une brèche, une coupure structurante dans la répétition. « *Un sujet y trouve l'occasion de rompre avec ce qui le faisait circuler toujours sur les mêmes rails* »² peut-on lire dans le dictionnaire de la psychanalyse à propos de l'acte. Cathy situe ici le moment de bascule. Je la cite : « *cet instant même qui scellera le début d'un cheminement vers un Autre possible* ». Ces paroles font écho avec ce qu'en avance Lacan : « *...L'acte en soi est toujours en rapport avec un commencement.* »³

« *L'acte se mesure à ses effets* » et il s'analyse dans l'après-coup. Quelque chose a changé ensuite pour cette professionnelle qui a exposé un récit de sa pratique et qui s'est ainsi exposée au sein d'un groupe de pairs. Il y a eu un effet de franchissement, mais ceci ne signifie pas que tout était réglé, comme par magie. Le déplacement, ce que Cathy nomme « *le décalage* », va se faire « *petit à petit* » et c'est « *volontairement* » qu'elle va travailler à se « *déposséder de cet objet de jouissance* ». « *Le passage de l'acte c'est ce au-delà de quoi le sujet retrouvera sa présence en tant que renouvelée mais rien d'autre* », précise Lacan.⁴

La conclusion du récit de cette éducatrice nous permettra de poursuivre cette exploration des différents constituants de l'acte en psychanalyse.

Un dire peut-il avoir effet d'acte ?

Même si quelque chose était prêt à émerger, c'est en parlant de Sabine, et alors qu'elle fait des liens dans son for intérieur entre ce qui se dit dans le groupe à propos de cette jeune fille et elle-même, que cet acte devient totalement signifiant pour Cathy. Elle en vient à s'interroger sur ce qu'inconsciemment elle a dit d'elle-même en parlant de Sabine. La parole revient ainsi sur ses propres traces. Cette confrontation avec son inconscient la questionne sur sa position de sujet et de professionnelle. Il

¹ Joseph ROUZEL, 2007, *La supervision d'équipe en travail social*, p. 91. Il cite J. Lacan, 2001, *Allocution sur les psychoses de l'enfant*, IN Autres écrits, Seuil

² *Dictionnaire de la psychanalyse*, sous la direction de Roland CHEMAMA, Larousse, Sciences de l'homme, 1993

³ J. LACAN, *L'acte psychanalytique*, p. 83

⁴ J. LACAN, id. p 58

va s'agir, dit-elle, « *d'enfin faire retour sur le véritable objet de travail : moi, nous, ce qui nous lie.* » Il va falloir « *reconstruire, façonner...* ».

Et puis, tout à coup elle ENTEND quelque chose, ce qui la conduira un peu plus tard à COMPRENDRE, ou plutôt, à SE comprendre.

Qu'est-ce qu'elle entend ? « Qu'attendez-vous vraiment de cette institution, en fin de compte ? ». Cette interrogation, lancée à la volée, a été reçue de plein fouet par Cathy. Elle a eu un écho si violent qu'elle déclare s'être « *sentie perdue* ». Il s'est produit une brèche, une coupure signifiante. Un changement, un franchissement s'est opéré qui lui a permis de donner du sens à l'une de ses propres questions, tellement fondamentale. N'avais-je encore jamais posé cette question au cours de l'année ou bien n'avait-elle pas été entendue ? Ce qui est significatif, c'est en quoi, ce jour-là, à ce moment-là, cette question a eu cet effet-là. On peut avancer que cette interpellation est arrivée au bon moment pour Cathy, c'est-à-dire au moment où elle pouvait l'entendre, lui donner un sens, se l'approprier, la faire sienne et l'inscrire dans son propre discours.

Je rappelle ses paroles : « *...Vient alors la compréhension. C'est dans cette seule attente que l'ambivalence jouissive et douloureuse dans laquelle j'étais peut trouver son dénouement... (vers) une identité professionnelle autonome, limitée dans la jouissance, dans le sentiment de toute-puissance.* » Lacan relie l'effet de l'acte à l'existence de l'inconscient et au savoir insu du sujet sur lui-même, savoir qu'un dire signifiant vient toucher et faire émerger.¹ Si Lacan articule l'acte à trois temps logiques : un temps pour voir, un temps pour comprendre, un temps pour conclure, dans son ouvrage « *L'acte éducatif* », Joseph Rouzel rappelle que Fernand Deligny, en parlant d'esquive, et en faisant référence à l'aïkido, délimitait deux temps dans l'acte : « *sur le coup dans le déplacement qu'il exige, et dans un temps second, dans une reprise du sens dans l'ordre du discours* ». ²

Que peut-on en dire du côté de l'intervenante que j'étais ? Une question s'est imposée à moi, m'a traversée, une interrogation sans doute issue de mon propre épuisement et d'un éventuel ressenti d'impuissance face à l'envahissement répété de l'espace d'Analyse de pratique par les questions institutionnelles. Cette interpellation, somme toute très banale, illustre bien cette parole de Lacan : « *L'acte, quel qu'il soit, c'est ce qui lui échappe qui est important.* »³ Un signifiant qui surgit sans réflexion préalable, qui me traverse mais qui a touché juste. Il a fait écho et permis à la narratrice de mettre du sens sur ses propres ressentis. Les mots mis sur un affect, sur une émotion, « parlent » et donnent du sens à l'affect, à l'émotion.⁴ S'il y a eu acte, on peut dire qu'il y a bien eu un dire de ma part, mais celui-ci ne pouvait prévoir les effets spécifiques qu'il aurait, ce jour précis, sur cette personne-là. « //

¹ J. LACAN, *L'acte psychanalytique*, p. 93

² J. ROUZEL, *L'acte éducatif*, p. 164

³ J. LACAN, *L'envers de la psychanalyse*, p. 55

⁴ Je reprends comme définition de l'affect et de l'émotion les définitions qu'en donne Piera AULAGNIER : Le mot « **affect** » correspond à ce qui est éprouvé par le sujet dans le registre du primaire, c'est-à-dire ce qui se rattache au plaisir ou au déplaisir ; Le mot « **émotion** » : correspond aux effets des affects éprouvés dans le corps qui peuvent devenir conscients et mis en mots. » (AULAGNIER P., 1975, *La violence de l'interprétation. Du pictogramme à l'énoncé*, Paris : PUF, Le fil rouge, 4^e éd. 1986, 396 p.)

n'est pas un acte dont quiconque puisse se dire entièrement maître... »¹ avance Lacan.

Par contre, mon dire était ancré et étayé par une formation, par une mission et une fonction définies par l'établissement d'accueil, par un dispositif et par des règles précédemment clarifiées avec le groupe, par une déontologie, par un positionnement éthique, par des théories et par ce lieu tiers de supervision de superviseur que je m'étais donné. Le dispositif d'Analyse de pratique « *structure et définit 'un faire'* »² de la part des participants. Ceux-ci ont à s'inscrire dans « *une tâche... (ils) ont ou non à suivre la règle... »*.³

Au regard de ces situations cliniques, singulières, il apparaît que nous pouvons apporter une réponse affirmative aux questions que nous posions en introduction : Y a-t-il eu acte et éventuellement des actes successifs ?

Ce sur quoi je souhaiterais insister, à partir de ce que nous avons pu en analyser, c'est que dans chacune de ces situations, il y a eu acte parce qu'un positionnement spécifique, un rappel du cadre, un signifiant, a rencontré à un moment donné, précis, une question, une peur, un désir, un fantasme du professionnel concerné. Il y a eu une conjonction entre un dire, un faire, et ce qui travaillait le professionnel plus ou moins inconsciemment. C'était le « bon » moment, ou plutôt le moment propice pour que des effets en résultent, mais cela, ce n'est surtout pas l'intervenant qui peut en décider !

A noter aussi, au passage, que s'il n'y avait eu cet écrit de la part de cette éducatrice, je n'aurais jamais rien su de ces effets ou du moins je n'aurais sans doute pas fait le lien avec le constat possible d'un certain changement... Comme le souligne Joseph Rouzel, « *...pour l'analyste... il n'en recueille les signes que dans l'après-coup, dans une inscription symbolique, c'est-à-dire dans les dires du patient. C'est dans ses dires que le patient constitue l'acte de l'analyste. Dans ce que ça a produit, je dirais non seulement chez le patient mais en lui-même.* »⁴

Nul doute que cela a changé aussi quelque chose pour moi, en tant qu'intervenante. Ceci me permet d'introduire ce que je souhaiterais partager avec vous en guise de conclusion. Car il existe une suite à cette histoire...

Quelle suite ?...

Lors du point de fin d'année que je propose à chacun des groupes, dans ce même ITEP, certains professionnels avaient exprimé le regret de ne pas s'interpeller suffisamment sur leur pratique. Il fut aisé de faire le lien avec le climat d'insécurité ressenti, et un certain repli sur soi. Dans ces cas-là, chacun tente de sauver sa peau et se garde bien de critiques, mêmes constructives, vis-à-vis d'un collègue, de peur d'être interpellé à son tour, remis en question et déstabilisé. Cette équipe a traversé des tempêtes, des orages, ponctués aussi par un certain nombre de démissions.

¹ J. LACAN, *L'acte psychanalytique*, p. 113

² J. LACAN, id. p. 66

³ J. LACAN, ibid. p. 84

⁴ J. ROUZEL, *L'acte éducatif*, p. 168

Or, les conditions de travail de cet établissement ont évolué. Il y eut des arrivées de nouveaux professionnels, dont un Directeur. Même si la convalescence est souvent un processus qui demande du temps, il semble qu'un sentiment de sécurité, l'écoute et l'étayage des professionnels dans leurs projets sont devenus une réalité.

J'ai estimé propice le début d'année et le redémarrage des groupes pour que nous accordions nos violons, comme le fait un orchestre avant un concert. J'ai donc rappelé et reprécisé notre objet de travail, son dispositif, son cadre, ma fonction et mon positionnement. Mon propos avait été longuement réfléchi, prémédité, préparé, même si je ressentais l'opportunité, voire l'urgence, de tenter de faciliter une légitime demande. Je ne vous cache pas que j'avais quelque appréhension à le faire, craignant quelque peu de me voir renvoyée la remarque d'un éventuel radotage de ma part par les « anciens » dont certains n'ont pas leur langue dans leur poche... Ce ne fut pas le cas et de plus des effets se sont immédiatement fait sentir, tant dans le choix de situations apportées, par l'implication de la part des narrateurs, que pour ce qu'ils s'autorisaient à exprimer d'affects ou de questionnements, ou encore pour la grande richesse des retours, des résonances et associations qui ont été énoncés par les autres participants. J'avance l'hypothèse que le moment était propice, là aussi ?... Mais l'histoire est trop récente et seul le temps permettra de le vérifier. « *Si la position de l'analyste ne se détermine de rien que d'un acte, elle ne peut pour lui s'enregistrer d'effet que du fruit de l'acte* ». ¹

Comme à la fin des contes, je dirai : « Mais ceci est une autre histoire »...

Je tiens à remercier Cathy qui m'a autorisée à utiliser son texte et à la nommer.

Je remercie tous les professionnels avec lesquels je chemine depuis plusieurs années déjà en tant que superviseur dans cet espace-temps de l'Analyse clinique de la pratique, professionnels sans lesquels ni le texte de Cathy ni le mien n'auraient pu exister.

Je remercie également Joseph Rouzel pour son regard tiers et son étayage face à mes doutes.

Et je vous remercie de votre attention.

¹ J. LACAN, *L'acte psychanalytique*, p. 58

